Ce cinquième numéro du NOVELLISTE est dédié
à Joseph Altairac (1957-2020), formidable érudit,
homme de cœur et de partage, mélomane dans l'âme,
humaniste et libre esprit.

(Photo Bruno Para)

LE NOVELLISTE

#05 • FÉVRIER 2021

FICTIONS

Angélus
Nina Allan
traduction : Bernard Sigaud | 10

Exitus Mortalis
Ethan Robinson
traduction : Bernard Sigaud | 28

La fièvre
Yves Letort | 39

Nuit terrible
Andréi Zarine
traduction : A. Blanchecotte | 57

*L'Affaire de l'*Ange gardien
Sylvain-René de la Verdière | 71

Le jour du nuage
Didier Pemerle | 87

Voyage en d'autres mondes
John Jacob Astor
serial 2/4 • traduction : Marie Dronsart | 97

Cinq semaines dans l'éther
Alexis-Nicolas de la Vitche | 122

Terre à terre
Léa Fizzala | 146

Capitaine Mors, pirate des cieux
Auteur anonyme
traduction : Erwann Perchoc | 170

Souvenir d'enfance
Pascal Malosse | 197

La porte
Ketty Steward | 203

Comme une image
Céline Maltère, Pierre Laurendeau, Didier Pemerle | 206

ARTICLES

07 | *Embarquement immédiat*
L. Évrard / J.-L. Boutel

25 | Interview de Nina Allan
par Kevin MacNeil,
traduction : Bernard Sigaud

46 | *Port-folio : Anatoli Chpir, magicien du trait*
présentation de Patrice Lajoye

91 | *Les éditions Lingva*
Patrice et Viktoriya Lajoye
entretien mené par Leo Dhayer

159 | *Capitaine mystérieux*
Marianne Sydow-Ehrig
traduction : Erwann Perchoc

Les notices biobibliographiques des artistes et auteurs ayant collaboré à ce numéro sont consultables sur le site de la revue :
https://novelliste.redux.online/auteurs-et-illustrateurs/

Sauf mention contraire, les notes sont celles du traducteur ou de la traductrice, de l'auteur ou de l'autrice. De manière systématique, les mots en italique suivis d'un *astérisque** figuraient en français dans le texte original. Dans certains textes, le choix de l'auteur ou de l'autrice, du traducteur ou de la traductrice d'employer des tournures inusuelles ou incorrectes a été respecté.

LE NOVELLISTE applique autant que possible les prescriptions du code typographique de l'Imprimerie nationale, à quelques aménagements près (en ce qui concerne les titres d'œuvres en français et langues étrangères notamment).

LE NOVELLISTE remercie les auteurs qui lui ont fait confiance et tient à préciser qu'ils conservent tous leurs droits sur les textes reproduits ici.

LE NOVELLISTE remercie les illustrateurs qui lui ont fait confiance et tient à préciser qu'ils conservent tous leurs droits sur les illustrations reproduites ici.

LE NOVELLISTE remercie très chaleureusement **Bruno Para, Bernard Sigaud, Nina Allan, Kevin McNeil, John Joseph Adams, Ethan Robinson, Patrice et Viktoriya Lajoye, Gilles Murat, Yves Letort, Erwann Perchoc, Ralph Ehrig, Jean-Luc Boutel** pour l'aide apportée lors de la préparation de ce numéro, ainsi que tous les adhérents de l'association Flatland pour 2019 qui ont supporté stoïquement (et même avec le sourire) les retards de publication.

La mention « D.R. » signifie que LE NOVELLISTE, en dépit de ses recherches approfondies, n'a pu retrouver les ayants droit de l'œuvre reproduite ou les détenteurs du copyright et met en réserve à leur intention leurs droits d'auteur. Sauf mention contraire, les textes traduits sont dans le domaine public. Leurs traductions françaises n'appartiennent qu'à leur traducteur ou traductrice, qui conservent sur celles-ci tous leurs droits.

LE NOVELLISTE s'engage à respecter le droit d'auteur. Aimer la littérature et les belles images, ce n'est pas faire les poches de ceux qui en produisent.
Merci de signaler tout manquement involontaire à cet engagement.

LE NOVELLISTE

Une publication de l'association Flatland

Factotum en chef :
Leo Dhayer
Comité de rédaction :
Lionel Évrard, Nellie d'Arvor, Roland Vilére, Andi Verrolle, Elvire Arnold, André Virolle
Maquette :
Frédéric Serva – fred.serva@gmail.com
Mise en pages :
Lionel Évrard
Iconographie :
André Virolle
Correction et retouche des scans :
Gilles Murat
Correction ortho-typographique :
Elvire Arnold

Appel à textes permanent : Les soumissions doivent parvenir par mail uniquement à l'adresse : novelliste@redux.online (format word, odt ou PDF).

La revue ne publie que des nouvelles (de 1 000 à 80 000 signes environ) ou des articles consacrés à ses thèmes de prédilection. La revue ne recherche ni poésie, ni essais, ni romans, inédits ou non, et ne saurait être tenue responsable des manuscrits envoyés par voie postale, qui ne seront pas retournés.

LE NOVELLISTE est une revue à la périodicité aléatoire, qui ne peut être vendue sur abonnement. Tous les numéros sont disponibles à la vente en ligne sur le site sécurisé de l'association : https://novelliste.redux.online/

FLATLAND ÉDITEUR

https://novelliste.redux.online/
novelliste@redux.online
11, rue du Coin de Terre, 59200 Tourcoing

ISSN 2605-9991
ISBN 978-2-490426-09-6

« C’est l’étrangeté fondamentale de notre situation, son fondement fantastique, que je suis depuis toujours poussée à révéler et à examiner à travers mon écriture. Le fantastique est souvent la métaphore la plus vraie de la vie telle qu'elle apparaît lorsqu’elle est correctement examinée, scrutée sans attentes préalables, sous la surface. »

Nina Allan

EMBARQUEMENT IMMÉDIAT

Illustration (page précédente) : Émile Friant (1863-1932) *Voyage à l'infini* (1899)

Ces quatre colonnes devaient être consacrées à vous présenter le sommaire de ce numéro et à mettre en lumière, au-delà de l'éclectisme revendiqué des choix, l'unité thématique qui a présidé à son élaboration. Qu'on me pardonne pour cette fois, le cœur n'y est pas, et après tout, le titre de ce blabla dit assez bien de quoi il retourne et en quoi chacun des textes réunis ici devrait s'y rapporter.

Je ne m'étendrai pas non plus sur la fierté qui est mienne de faire l'ouverture de ce cinquième opus avec une nouvelle inédite dans notre langue de Nina Allan, complétée par un entretien, ou de proposer au lecteur francophone, pour la première fois, un épisode des aventures du Capitaine Mors, pirate des cieux, lui-même présenté également par un article de fond de Marianne Sydow, LA spécialiste de ce proto-super-héros allemand début vingtième.

Les autres rendez-vous ne sont pas à négliger non plus : une rencontre avec Patrice et Viktoriya Lajoye, des éditions LINGVA, que complètent un portfolio consacré à un dessinateur russe trop peu connu par chez nous, Anatoli Chpir, ainsi qu'une nouvelle de thriller-maritime-avant-l'heure signée Andréi Zarine. En outre, J.J. Astor et ses héros poursuivent leur voyage apergétique à travers l'espace dans une deuxième livraison de notre roman à suivre, et les talentueux novellistes réunis ici (Ethan Robinson, Yves Letort, Sylvain-René de la Verdière, Didier Pemerle, Alexis-Nicolas de la Vitche, Léa Fizzala, Pascal Malosse, Ketty Steward, Pierre Laurendeau et Céline Maltère) vous proposent d'embarquer sans attendre, le temps d'une lecture, pour le monde qui est le leur.

Non, cette fois le cœur n'y est pas, car cette funeste année 2020 nous a également privés, parmi toutes les disparitions qui nous ont endeuillés, de la présence chaleureuse et irremplaçable de Joseph Altairac. Oncle Joe, comme l'appelaient affectueusement les membres de la communauté de l'Imaginaire, était de ceux dont on n'aurait jamais imaginé qu'ils puissent un jour ne plus être là. Il faut pourtant se rendre à l'évidence : il n'est plus parmi nous et il nous manque terriblement. Les souvenirs affluent en vrac lorsque je pense à lui et à l'homme érudit, chaleureux, pince-sans-rire (de l'école tendre), partageur et simple qu'il était. Nos routes s'étaient croisées une première fois en 1984, lorsque j'avais reçu une lettre de lui, venue de Corse, dans laquelle il me commandait l'opuscule que je venais d'éditer à compte d'auteur, et par laquelle il m'encourageait à poursuivre mes activités fanéditoriales (notamment ce projet – jamais concrétisé – de réédition d'un texte de Swedenborg, théologien et philosophe syncrétiste suédois du XVIIIe siècle, qu'évidemment il connaissait). Chaque année, rituellement, j'adressais mon vote au secrétaire du Prix Rosny aîné qu'il était, et il y répondait par un tout aussi rituel « Excellent choix ! », quel que celui-ci ait pu être. Une fois que je lui précisais qu'il ne fallait voir dans ma sélection aucun copinage (ce qui, naturellement, était faux), il me répondit : « Je me doute que c'est sans copinage, car pour voter pour des personnages aussi pénibles, il faut que leurs œuvres soient d'une extrême qualité ! » Cela m'avait bien fait rire. Et je me marre encore en copiant-collant cette citation.

Comme je me marrais de le voir intervenir, fine mouche, dans les débats les plus explosifs qui enflammaient Facebook, y apportant sa touche de lucidité, de doute systématique, de tolérance désabusée et d'ironie. Que de situations conflictuelles il aura dénouées grâce à son cultissime et désarmant : « Un peu de café ? »… Car Joseph était aussi celui sur qui l'on peut compter, toujours là pour filer un coup de main au démarrage ou à la conclusion d'aventures incertaines. Il a été dès les prémisses un soutien ferme du NOVELLISTE, et d'une certaine manière il fut à l'origine de sa création, puisque c'est lui qui me fit comprendre que tous ces textes que je désespérais de voir traduits et publiés, c'était à moi de m'en charger au lieu de déplorer vainement qu'ils ne le soient pas. Il a salué la retraduction de *Kallocaïne*, le classique de Karin Boye, par une chronique incisive et enthousiaste qui a contribué, à sa publication, à ce que ce roman sorte enfin de l'ombre. Je pouvais compter sur lui pour une idée, une info, une adresse, un tuyau sur les domaines de prédilection qui nous occupaient, et ses publications dominicales sur Facebook narrant ses virées savanturières parisiennes étaient un régal de drôlerie et d'érudition. Jamais nous ne nous sommes physiquement rencontrés, mais il savait se rendre si proche et disponible que j'ai l'impression de l'avoir toujours connu. Ce numéro, qui lui est dédié, porte d'ailleurs sa marque, et il est désolant qu'il n'ait pu paraître à temps pour qu'il puisse le recevoir. Un jour que nous échangions à propos de quelques feuilletonistes, il me confia qu'il rêvait de dénicher un jour un traducteur de l'allemand assez enthousiaste et assez fou pour entreprendre la traduction intégrale des cent-soixante-cinq épisodes de *Der Luftpirat und sein lenkbares Luftschiff*, saga de SF du début du XXe siècle qu'évidemment je ne connaissais pas. J'ai gardé ça dans un coin de ma tête, et après avoir étudié le dossier, dès que l'occasion s'est présentée, j'ai profité de la bonne volonté et de l'enthousiasme d'Erwann Perchoc, qui a accepté de traduire au moins le premier épisode des aventures du capitaine Mors, pirate des cieux, que vous pourrez lire dans ces pages, ainsi que l'article fouillé de Marianne Sydow qui s'y rapporte. Puisse cette publication constituer l'ultime salut adressé à un excellent camarade parti pour de bon. Joe n'est plus là, mais nous n'en aurons jamais fini d'embarquer pour d'autres cieux, d'autres réalités, d'autres univers, en l'emmenant dans un coin de notre tête avec nous. **Lionel Évrard**

Le décès de notre ami a suscité de nombreuses réactions sur les réseaux sociaux, et notamment sur Facebook, où il intervenait beaucoup. Parmi celles-ci, celle de Jean-Luc Boutel me semble illustrer l'émotion collective. Je le remercie de m'avoir autorisé à la reproduire ici.

Nous nous sommes rencontrés, Joseph et moi, lors d'une convention, il y a quelques années, et c'est probablement Jean-Luc Rivera qui me l'avait présenté. J'avais encore à l'époque cette forme de timidité qui me poussait à me faire tout petit lorsque je rencontrais un érudit de cette trempe. Mais Joseph n'était pas comme tout le monde… J'ai toujours été interpellé par l'étonnante modestie de ces belles personnes qui, sous des airs un peu effacés, cachent une incroyable grandeur d'âme et une générosité tout aussi affirmée. Chaque fois que nous échangions par mail après un post sur LE CLUB DES SAVANTURIERS, j'étais impressionné par sa clairvoyance, sa culture et cette mémoire qui jamais ne lui faisait défaut. Joseph était l'homme qui de suite attirait votre attention et dont l'humour fort à propos ne pouvait que susciter la sympathie. Il était de ces hommes dont la bonté et la sagesse, accumulée au fil des années passées à se plonger dans sa chère « documentation », sont manifestes. Je me souviens que, jamais avare de cadeaux, il m'avait envoyé un livre dans lequel il parlait de moi et du club des Savanturiers. Je n'oublierai jamais l'immense fierté qui m'avait envahi d'avoir été cité par cet homme pour qui j'avais le plus grand respect et une admiration sans faille. Il a toujours été pour moi l'incarnation même du Savanturier, modeste, aventureux, ouvert au monde et toujours prêt à partager et à donner. Cet amour qui l'animait, pour les littératures de l'imaginaire comme pour son entourage, il l'a concrétisé par ces magnifiques cadeaux qu'il nous a faits avec son vieux complice Guy Costes en publiant *Les terres creuses* et ce monument qu'est *Rétrofictions*. Je veux également exprimer toute mon affection et mon soutien à celles et ceux qui étaient si proches de lui, Guy Costes, bien sûr, mais aussi Christine Luce, Fleur Hopkins, Jean-Luc Rivera, et d'autres encore. Joseph était l'ami de toujours, celui qui a toujours partagé, celui qui nous a tant donné. Adieu, vieux frère de Savanture. Tu as été certainement l'une de mes plus belles rencontres, de celles qui marquent la vie d'un homme, et je te serai éternellement reconnaissant d'avoir croisé ma route. **Jean-Luc Boutel**

JOHN JACOB ASTOR IV

VOYAGE EN D'AUTRES MONDES

Roman de l'avenir (2/4)

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie Dronsart
Illustration : Dan Beard

Après un ultime exposé astonomique durant le voyage d'approche, nous nous retrouvons avec les héros de J.J. Astor sur Jupiter, où l'exploration de la faune et de la flore tourne vite, nécessités obligent (celles de l'estomac autant que celles du chasseur en goguette), au safari et au barbecue improvisés. La planète regorge en effet d'animaux étranges, ou semblables à ceux qui peuplaient la Terre au Carbonifère. Mais un invisible et mystérieux prédateur géant rôde, qui pourrait transformer les chasseurs en proies...

LIVRE DEUX

CHAPITRE PREMIER
DERNIÈRE VUE DE LA TERRE

Voyant qu'ils avançaient rapidement dans la bonne voie et que la Terre, dans son voyage autour du Soleil, s'écartait de leur route, ils partagèrent leur force entre la répulsion du corps qu'ils avaient quitté et l'augmentation de l'attraction de la Lune, puis ils s'occupèrent de mettre leur maison en bon ordre.

Bearwarden, ayant le meilleur appétit, fut élu *chef* ; les autres devinèrent qu'un travail accompli en si grande proportion pour lui-même ne lui serait pas une épreuve.

Leur fourneau électrique, petit mais d'aspect encourageant, fut donc bientôt en pleine action sous les ordres de Bearwarden. Il avait assez de courant pour suffire à la cuisine pendant quatre cents heures, ce qui donnait une marge amplement suffisante, et il possédait cet avantage que, quelqu'usage qu'on en fît, il ne raréfierait pas l'air comme toute autre chaleur.

Il y avait aussi de nombreuses lampes de la puissance de seize bougies, de sorte qu'en passant dans l'ombre d'une planète, ou pendant la nuit, après leur arrivée sur Jupiter, leur aérostat serait brillamment illuminé. Ils avaient de plus une bonne lumière exploratrice pour examiner le côté sombre d'une planète, ou explorer les espaces entre les anneaux de Saturne. Ils goûtèrent somptueusement d'un potage à la reine en conserve, d'un filet de bœuf à la jardinière et d'un faisan que leur avait envoyé, le matin même, un de leurs admirateurs ; après quoi ils mirent les os et le bocal en verre qui avait contenu le potage dans une espèce de vestibule à double porte, en ayant soin de placer une large plaque de carton pour agir en qualité de bourre entre les restes et la porte extérieure. Ils ouvrirent cette porte en pressant un bouton et les objets dont ils voulaient se débarrasser furent lancés au dehors, par l'expansion de l'air entre le disque de carton et la porte intérieure. Ensuite, celle-ci fut remise en place grâce à un courant envoyé à travers un aimant ; il n'était pas nécessaire d'exercer une grande force pour la refermer en l'absence de pression atmosphérique. Comme l'électricité courait le long d'un fil passant par une ouverture du parquet hermétiquement

close, il n'y avait aucune issue par laquelle il pût s'échapper davantage d'air que celui déjà présent dans le vestibule ; et comme l'espace assez plat, entre les portes, était d'une contenance de moins d'un pied cube, la pression de l'air à l'intérieur du *Callisto* ne pouvait être diminuée d'une manière sensible en ouvrant un petit nombre de fois.

« En remplissant le plus possible le vestibule, dit Bearwarden, et déplaçant ainsi la plus grande partie possible de son air, nous pourrons ouvrir plus souvent la porte extérieure sans danger de raréfaction. »

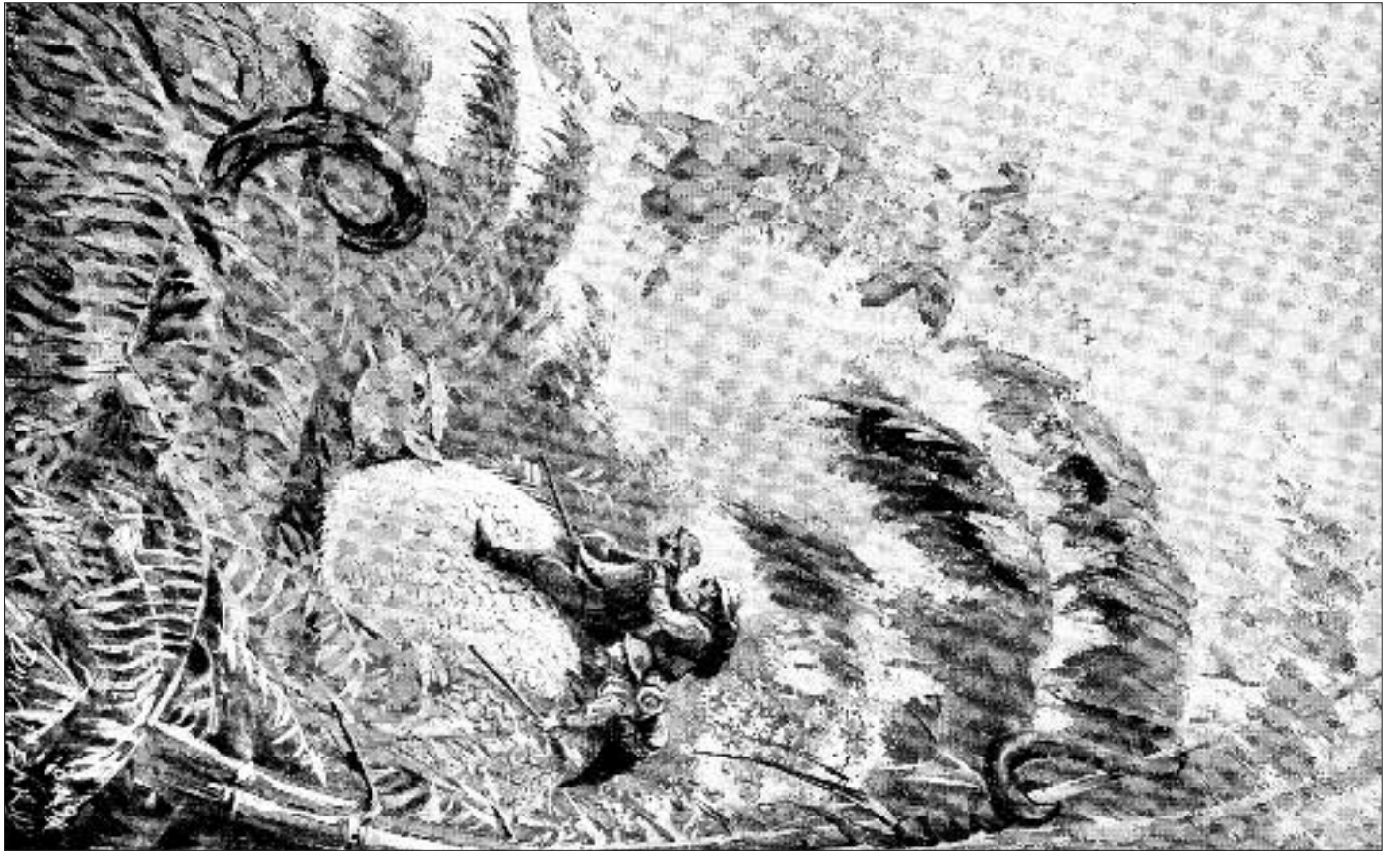
Les choses qu'ils avaient jetées s'envolèrent avec une rapidité extrême et furent bientôt hors de vue. Quant à eux, il n'était pas nécessaire que leur progression fût rapide : il suffisait qu'ils progressent, car, la résistance étant nulle, ils étaient certains de passer la ligne de vision avec le temps, même si la vitesse du *Callisto* n'était pas augmentée par l'Apergie ; en ce cas, les objets du dehors et sur lesquels ils n'agiraient pas seraient promptement dépassés.

La Terre, qui avait d'abord rempli la moitié de leur ciel, devenait promptement de plus en plus petite. Placée presque entre eux et le soleil, elle ressemblait à un croissant de lune, et quand elle ne fut plus qu'à peu près vingt fois plus grosse comme la Lune, ils calculèrent qu'ils devaient avoir parcouru quelque 200 000 milles. La Lune était alors ce qu'un marin appellerait l'arc de tribord, c'est-à-dire à droite et en avant. Étant un peu plus qu'aux trois quarts pleine et distante de 50 000 milles seulement, elle présentait un spectacle splendide, brillant comme de l'argent poli et environ vingt-cinq fois plus grosse qu'ils ne l'avaient jamais vue à l'œil nu.

Il y avait juste dix heures qu'ils étaient partis : il était donc à ce moment neuf heures du soir à New York, mais bien qu'il y fît nuit, le *Callisto* restait baigné dans un flot de lumière solaire, telle qu'il n'en brille jamais sur Terre. La seule nuit qu'ils auraient serait du côté du *Callisto* ne regardant pas le soleil, à moins qu'ils ne traversassent quelque ombre : ce qu'ils avaient l'intention d'éviter, à cause du danger de collision avec un météore dans l'obscurité.

La Lune et le *Callisto* se mouvaient en lignes convergentes, la courbe sur laquelle ils étaient entrés les ayant poussés du côté le plus proche de la Terre ; mais les voyageurs virent que leur vitesse énorme et augmentant sans cesse les porterait devant la Lune, dans son orbite presque circulaire. Désireux de changer la direction de leur vol par l'attraction de la Lune, ils fermèrent le courant qui les éloignait de la Terre, et aussitôt le *Callisto* tourna sa lourde base vers la Lune. Ils filaient déjà à une telle vitesse que leur mouvement seul pouvait les porter à bien des centaines de milles dans l'espace et ils étaient déjà presque de front avec le satellite de la Terre, éloigné seulement de quelques milliers de milles. Le spectacle était magnifique. En le contemplant à travers leurs télescopes ou même à l'œil nu, ils voyaient aussi distinctement que possible les grandes fentes et les cratères qui fuyaient derrière eux presque comme le paysage fuit derrière un train de chemin de fer. Il y avait quelque chose d'impressionnant dans la haute antiquité de cette surface lunaire sillonnée, la plus ancienne de beaucoup des choses que l'œil d'un mortel eût vues, car pendant qu'on observait les continuels changements géologiques et politiques de la Terre, la surface du satellite mort, en conséquence de l'absence d'eau et d'air et de l'érosion qui en résulte, est restée sans modification depuis des siècles et demeurera sans doute de même pendant des siècles encore. Ils observaient avec soin la marche du *Callisto*. Tout d'abord il ne parut pas quitter la ligne droite et ils se tenaient prêts à augmenter la force apergétique, lorsque l'aérostat se mit très lentement à laisser voir qu'il ressentait l'effet de l'attraction voisine de la Lune ; mais ce fut seulement lorsqu'ils l'eurent assez dépassée pour que le côté sombre fût tourné vers eux qu'ils se dirigèrent droit vers Jupiter. Ils firent agir toute la force du courant et reçurent de la Lune et de la Terre une double impulsion qui augmenta si rapidement leur vitesse qu'ils comprirent que bientôt ils pourraient arrêter le courant, économisant ainsi leur réserve.

« Il faut nous préparer à guetter les signaux du cercle arctique, dit Bearwarden. Si à minuit les calculs sont terminés, le résultat nous sera transmis par la lumière exploratrice. »



JOHN JACOB ASTOR IV – VOYAGE EN D'AUTRES MONDES

Il était alors minuit moins dix et la Terre était déjà éloignée de 400 000 milles. Ils fixèrent leur télescope sur la région voisine du pôle Nord qui, tournant le dos au soleil, était, de leur côté, dans l'obscurité, et ils attendirent.

« Dans ce torrent de lumière solaire, dit Cortlandt, je crains que nous ne voyions rien. »

Heureusement, à ce moment même, le *Callisto* entra dans l'ombre effilée de la Lune.

« Voici une heureuse chance, dit Ayrault. Sans doute nous aurions pu entrer dans l'ombre, mais, en changeant notre direction, nous nous serions attardés et nous aurions pu perdre en partie la possibilité d'augmenter notre vitesse.

— Il n'y aura plus de danger à redouter de la part des météores ou des sous-satellites, observa Beardwarden, car tout corps évoluant autour de la Lune à cette distance serait attiré par la Terre. »

Le Soleil semblait s'être couché derrière la Lune et ils étaient éclipsés. Les étoiles brillaient avec la plus extrême splendeur sur le ciel d'un noir intense et la Terre se montrait sous la forme d'un grand croissant, mais considérablement plus grand que le satellite auquel ils étaient habitués. À minuit juste, une faible lueur phosphorescente, semblable à celle d'un ver luisant, parut dans la région du Groenland, sur la planète qu'ils avaient quittée. La lueur augmenta de force et brilla enfin comme un long rayon blanc projeté par un phare ; ils reconnurent l'effet de la plus puissante lumière exploratrice qui ait jamais été inventée par l'homme, et qui recevait pour quelques instants toute l'électricité engendrée par les dynamos disponibles du Niagara et de la baie de Fundy, les machines à vapeur et autres sources de force de l'hémisphère septentrional. Le rayon se maintint, en augmentant d'intensité, pendant une minute, et il épela avec des intervalles réguliers, suivant le code télégraphique : « 23° no' 6". Les pompes de l'hémisphère méridional en ce moment élèvent et emmagasinent l'eau à toute vapeur. Nous avons déjà commencé à abaisser l'océan Arctique. »

« Victoire ! s'écria Bearwarden, fou de joie. Presque un demi-degré en six mois, en ne travaillant qu'à un seul pôle. Si nous pouvons ajouter chaque fois, en cette proportion, à la rapidité du redressement déjà acquise, nous pourrons renverser nos machines dans cinq ans et en cinq autres années la Terre sera au repos et en l'état désiré.

— Regardez, dit Ayrault. Ils signalent autre chose. »

Les lueurs se succédaient rapidement et se prolongeaient au loin dans l'espace. Au moyen de leurs télescopes ils purent lire les phrases suivantes : « Nos télescopes, quelle que fût la partie de la Terre tournée vers vous, vous ont suivis depuis votre départ et ne vous ont perdus de vue que lorsque vous êtes entrés dans l'ombre de la Lune. Dans votre direction actuelle, vous serez dans l'obscurité jusqu'à minuit seize ; à ce moment, nous vous reverrons. »

Au reçu de ce dernier message de la Terre, les voyageurs se précipitèrent sur leur lumière exploratrice et télégraphièrent en réponse : « Bien des remerciements à tous pour votre bonne nouvelle concernant la Terre et au ministre Deepwaters pour nous avoir prêté la flotte. Résultat des travaux absolument glorieux. Transmettez notre souvenir à tous. La limite de l'ombre approche. »

Ceci fut lu par les occupants des grands observatoires, qui, évidemment, téléphonèrent au signal lumineux du Cercle Arctique, car ses lueurs répondirent aussitôt : « Votre message parfaitement reçu. Nous vous souhaitons la meilleure chance. La Cie R.A.T. a orné de fleurs le piédestal du *Callisto* et a commandé qu'une plaque serait placée à cet endroit, en commémoration de votre voyage céleste. »

À cet instant l'ombre fut dépassée et ils se trouvèrent dans tout l'éclat d'un jour sans nuages. Le changement fut si brusque que pendant un moment ils furent obligés de fermer les yeux. Les côtés polis du *Callisto* brillaient de telle sorte qu'ils ne doutèrent pas qu'on pût les voir facilement. La force détournée momentanément pour leur envoyer le message fut de nouveau appliquée au drainage de l'océan arctique, ainsi qu'on devait le faire, maintenant que le pôle Nord retournait vers le soleil, et les voyageurs se remirent à l'étude des corps célestes.

Jamais jusque-là les voyageurs n'avaient observé les étoiles et les planètes dans des conditions si favorables. Ni air, ni nuages n'obstruaient leur vue et, comme le *Callisto* ne tournait pas sur son axe, il n'était pas nécessaire de changer la direction des télescopes. Néanmoins, après une heure de cet intéressant travail, comme il était déjà tard au degré de longitude qu'ils avaient quitté sur la Terre, et comme ils savaient avoir devant eux bien des jours dans l'espace, ils se préparèrent à se coucher. Quand ils furent prêts, ils n'eurent qu'à baisser les stores, car, l'Apergie n'étant appliquée qu'au *Callisto*, et non à leurs personnes, le plancher restait pour eux en bas, et ils fermèrent les lourds rideaux pour produire l'obscurité, sinon la nuit. Ils s'aperçurent que le côté du *Callisto* tourné constamment vers le Soleil devenait très chaud et que les doubles fenêtres de verre durci le transformaient en serre ; mais ils se rassurèrent en pensant que l'action du Soleil sur eux diminuait d'heure en heure et ils se persuadèrent que la double muraille et les épaisses tapisseries les protégeraient n'importe où dans le système solaire contre le froid intense de l'espace.

« Nous aurions pu facilement, dit Ayrault, nous arranger pour avoir le jour et la nuit alternativement sur les côtés du *Callisto*, au moyen de lames de métal placées en spirale au dehors, comme au bout d'une flèche. Elles nous auraient fait partir en tournant aussi lentement qu'il nous eût plu, puisque nous avons traversé l'atmosphère à une vitesse relativement modérée.

— Je craindrais, répondit Cortlandt, que le mouvement, bien que lent, ne nous eût étourdis. Voir les cieux tourner autour de nous produirait un effet de confusion et nous gênerait pour nous servir de nos télescopes. »

La base et un côté du *Callisto* avaient constamment la lumière du Soleil, tandis que l'autre côté et le dôme restaient dans une nuit profonde. Ce dôme, vu sa forme, les fenêtres en tabatière et l'isolement complet dans lequel il pouvait être mis, était un observatoire idéal, et il arrivait bien rarement que, pendant leurs heures de veille, il ne fût pas occupé par un, deux ou trois observateurs.

« Il y a quelque chose de merveilleux, dit Cortlandt, dans la nature de l'espace. Son froid absolu est effrayant, apparemment parce qu'il n'y a rien pour absorber la chaleur ; cependant nous trouvons la base de ce projectile matériel d'une chaleur gênante, tandis que si nous exposions un thermomètre à l'ombre sur le devant, nous savons qu'il marquerait une température de 300 à 400 degrés au-dessous de zéro, si l'instrument en était capable. »

Ayant fait l'obscurité artificiellement, les voyageurs furent bientôt endormis. Les rêves de Bearwarden furent égayés par la pensée du succès de sa Compagnie, ceux d'Ayrault, naturellement, par des visions de Sylvia. Quant à Cortlandt, il tressaillait fréquemment, croyant avoir déjà fait quelque grande découverte astronomique.

Vers neuf heures du matin, selon l'heure du soixante-quinzième méridien, les voyageurs s'éveillèrent bien reposés. Le réservoir dans lequel l'oxygène liquéfié était conservé automatiquement dégageait son gaz si également que l'air restait normal et la chaux contenue dans des coupes absorbait le carbone bioxydé aussi vite qu'ils l'exhalaient. Ils avaient recouvert les fenêtres à travers lesquelles le Soleil prodiguait ses rayons, car, grâce au vide de l'éther environnant et au manque de diffusion de la lumière qui en résultait, rien que le noir de l'espace et les brillantes étoiles n'étaient visibles à travers les autres. En levant les stores, ils eurent une idée de leur vitesse. Un frêle croissant, plus petit que celui de la Lune familière, accompagné d'un autre encore plus minuscule, fut tout ce qu'ils purent voir de la Terre et de son satellite.

« D'après le chemin que nous avons fait, dit Bearwarden, il faut que nous allions à une vitesse d'environ un million de milles à l'heure.

— Un million au moins, reprit Cortlandt, car nous sommes maintenant en bonne marche, ayant pris énormément d'avance quand nous étions si près de la Lune et que celle-ci se trouvait, ainsi que la Terre, sur la même ligne. »

En gouvernant droit sur Jupiter, au lieu de la place que la planète occuperait dix jours plus tard, ils savaient qu'ils passeraient à côté, car la planète géante, étant en mouvement rapide, avancerait ; mais ceci ne leur déplaisait pas, pour cette raison qu'ils y trouveraient l'occasion d'examiner leur nouveau monde, s'ils le désiraient, avant d'y descendre ; si, au contraire, ils préféraient atterrir immédiatement, ils pourraient facilement changer de route au moyen des Lunes, de la quatrième surtout, dont ils avaient pris le nom pour leur aérostat et qu'ils savaient devoir leur être la plus utile. Leur terrible vitesse leur démontrait qu'ils auraient le temps d'explorer à leur arrivée et qu'ils atteindraient leur destination plus tôt qu'ils ne s'y étaient attendus.

La force apergétique n'étant appliquée, comme nous l'avons vu, qu'au *Callisto*, précisément comme, au départ, la force motrice ne s'exerce que sur une voiture ou un wagon de chemin de fer et, par eux seuls, sur les voyageurs, Ayrault et ses compagnons n'éprouvaient d'autre sensation extraordinaire qu'une perte de poids ; car ; si loin de la Terre, l'attraction était très légère et aucune autre planète n'était assez proche pour s'y substituer.

Après le déjeuner ils voulurent atteindre le dôme et, comprenant qu'il ne leur serait pas nécessaire d'y monter, ils prirent un léger élan et furent obligés d'élever les mains pour ne pas se cogner au plafond. Dans la fraîche obscurité du dôme, il était difficile de croire qu'à vingt pieds seulement au-dessous le Soleil brillait avec une telle force sur la base métallique, qu'il la rendait trop chaude à l'intérieur pour être touchée sans gants.

Les premières choses qui attirèrent leur attention furent la grosseur et l'éclat de Mars. Quoique cette planète rouge fût à plus de 40 millions de milles de la Terre lors de leur départ, ils calculèrent qu'elle était maintenant à moins de 30 millions de milles d'eux, c'est-à-dire 5 millions de milles plus proche qu'ils ne l'avaient jamais vue. Cette réduction de la distance et la limpidité du vide à travers lequel ils la voyaient, faisaient de son disque, qui se montrait distinctement, un spectacle splendide. D'heure en heure sa grosseur et son éclat augmentaient et, vers le soir, elle ressemblait à une petite pleine Lune sur laquelle le Soleil brillait carrément. Ils calculèrent que, sur la route qu'ils suivaient, ils passeraient à environ 900 milles à sa droite ou derrière elle, puisqu'elle se mouvait à leur gauche. Ils attendaient avec intérêt de voir quel effet la masse de Mars produirait sur le *Callisto* et virent là une chance d'augmenter encore leur vitesse. Quoiqu'elle fût déjà effrayante, ils s'attendaient à voir le *Callisto* s'écarter de sa ligne droite et se diriger vers Mars, que sa vitesse *orbitale* de neuf cent milles à la minute entraînerait, pensaient-ils, hors de la voie du *Callisto*, de sorte qu'une collision serait évitée, même si leur aérostat était laissé libre d'agir à sa guise.

Vers le soir ils remarquèrent, à travers leurs télescopes, que plusieurs pics, semblant appartenir à des îles de l'hémisphère méridional tourné vers eux, devenaient blancs ; ils en conclurent qu'une tempête de neige avait lieu. La région du pôle sud était aussi évidemment glaciaire, quoique l'étendue de la calotte de glace ne fût pas aussi considérable qu'aux deux pôles de la Terre.

« Comme les hivers de Mars, dit Cortlandt, doivent être bien aussi durs que les nôtres, étant donnés leur longueur, la distance entre la planète et le Soleil, et les vingt-sept degrés et demi d'inclinaison de son axe, nous ne pouvons attribuer le peu d'étendue de ses régions glaciaires qu'au fait que ses océans couvrent seulement un quart de sa surface, au lieu des trois quarts comme sur la Terre ; par conséquent il y a moins d'évaporation, de pluie et de neige. »

Tout cela les intéressait trop pour qu'ils pensassent à dormir cette nuit-là ; donc, après un bon dîner, ils retournèrent à leur observatoire. Quand il fut à 4 millions de milles de Mars, le *Callisto* se mit à étendre perceptiblement sa course, comme dans le voisinage de la Lune, commençant par une spirale. Ils continuèrent néanmoins leur route sans appréhension, sachant qu'ils pouvaient ralentir leur approche quand il leur plairait. Bientôt, Mars montra un diamètre dix fois plus grand que celui de la Lune et parut devoir occuper prochainement presque tout un côté de leur ciel.

« Il nous faut surveiller les satellites, dit Cortlandt ; une collision avec l'un d'eux serait pire qu'un naufrage sur une île déserte. »

Ils tournèrent donc leurs télescopes du côté des satellites.

Cortlandt reprit : « Jusqu'à ce que le professeur Hall, de Washington, découvrît les deux satellites en 1877, on croyait que Mars n'avait pas de lunes. La plus éloignée, Deimos, n'a que six milles de diamètre et tourne autour de sa planète en trente heures et dix-huit minutes, à une distance de 14 600 milles. Comme elle ne prend pas beaucoup plus de temps pour compléter sa révolution qu'il n'en faut à Mars pour tourner sur son axe, elle reste dans le ciel de la planète cent trente-deux heures, de son lever à son coucher, et passe quatre fois par toutes les phases de nouvelle à pleine lune ; autrement dit, elle tourne quatre fois autour de Mars avant de descendre sur l'horizon. C'est un des plus petits corps découverts par un télescope.

« La lune la plus proche, Phobos, est beaucoup plus grosse ; son diamètre est d'environ vingt milles. Elle n'est qu'à 2 700 milles de la surface de Mars et accomplit sa révolution en sept heures et trente-huit minutes, période plus courte que toute autre connue. La lune la plus proche de Jupiter vient ensuite ; il lui faut onze heures et cinquante-neuf minutes. Elle accomplit donc sa révolution en moins d'un tiers du temps que Mars met à tourner sur son axe et doit, en conséquence, se lever à l'ouest et se coucher à l'est, puisqu'elle court continuellement en avant de la surface de la planète, quoique le Soleil et toutes les autres étoiles se lèvent et se couchent sur Mars comme sur la Terre. »

Lorsqu'ils furent à environ 15 000 milles de Mars, ils aperçurent Deimos directement devant eux et virent qu'ils passeraient à sa gauche, c'est-à-dire derrière elle, car elle se mouvait par leur travers. Il y avait de petites inégalités sur la surface, hautes en apparence de soixante-dix à cent pieds, représentant seules ce qui pouvait ressembler à des montagnes et formant des chaînes. Il y avait aussi des signes indiscutables d'action volcanique ; les cratères étaient larges relativement à la grosseur de la planète, mais peu profonds. Ils ne virent pas apparence d'eau, et d'après la noirceur des ombres ils furent convaincus qu'il n'y avait pas d'air. Ils prirent deux photographies instantanées au moment où le *Callisto* passait près du petit satellite, et se remirent ensuite à leur étude de Mars. Ils remarquèrent des taches rouges et brunes sur les pics qui, le matin, étaient devenus blancs, d'où ils conclurent que la neige avait commencé à fondre sous les chauds rayons du soleil printanier. Ceci les affermit dans leur croyance déjà formée que, vu ses vingt-sept degrés et demi d'inclinaison, les changements de température sur Mars devaient être grands et subits. Ils prenaient un si vif intérêt à tout ceci qu'ils ne virent pas d'abord un corps gros et brillant qui suivait rapidement une ligne convergeant avec la leur.

« Il faut nous préparer à repousser l'abordage, dit Bearwarden, qui l'observa tout à coup et fixa sur lui sa lorgnette. Ce doit être Phobos. »

À dix milles au plus, ils aperçurent la lune intérieure de Mars et, quoique leur propre vitesse leur permît de la rejoindre et de la dépasser comme un ouragan, le mouvement rapide du satellite, dans son orbite et dans une direction momentanément presque parallèle à la leur, leur fournit l'occasion de le mieux examiner. Ici les chaînes de montagnes étaient beaucoup plus en relief que sur Deimos et les blocs et pierres détachés que l'on voyait sur leurs flancs semblaient indiquer qu'à une époque quelconque il y avait eu de la gelée et de l'eau sur la surface ; mais tout était sec maintenant, et il n'y avait pas d'air. L'évidence de l'action volcanique était aussi très positive. Un aplatissement , qu'on remarquait vers les pôles, prouvait que le petit corps avait autrefois tourné rapidement sur son axe, mais ils n'eurent pas le temps d'observer s'il en était encore ainsi. Lorsqu'ils se trouvèrent de front avec lui, ils n'en étaient plus éloignés que de deux milles et ils prirent plusieurs épreuves instantanées, qu'ils devaient développer plus tard.

Comme le rayon du cercle de Phobos était bien plus court que celui de la courbe parabolique qu'ils décrivaient, le satellite s'écarta et resta rapidement en arrière.

Appliquant la pleine force apergétique à Mars et à sa plus grosse lune, ils s'élancèrent au loin comme une flèche ; leur vitesse, qui avait été augmentée par l'attraction de la planète pendant qu'ils s'en rapprochaient, l'était maintenant par la répulsion.

LÉA FIZZALA
TERRE À TERRE

Illustration : Robert Delaunay

Journaliste de formation, Léa Fizzala glane dans ses missions des thèmes et des rencontres qui nourriront ses fictions. C'est aux États-Unis qu'elle tombe dans la science-fiction en assistant au cours « Aliens, Cyborgs et voyage temporel dans la littérature de science-fiction » du professeur Susan Bernardo. On trouve dans la nouvelle que nous vous proposons ici ce qui caractérise son travail d'écriture : un questionnement de la technologie nourri de suffisamment de poésie pour – peut-être – faire rêver un peu le lecteur. Quand l'embarquement se décide, sur un coup de tête, pour une destination inconnue, voire virtuelle, on peut s'attendre à des surprises…

— Aux alentours de 21 h, les signalements ont commencé à affluer. Le standard explosait. J'ai d'abord cru à un canular, mais la boîte mail n'en finissait plus de déborder. Et ensuite il y a eu le hashtag #astarisborn *et j'ai compris qu'il se passait vraiment quelque chose.* Eva, chargée de communication vacataire à l'Observatoire astronomique de Paris. *

« Quand il aura faim, il descendra, tu ne lui rends pas service comme ça. »

Les pas avaient repris dans l'escalier et le silence de sa mère contenait la promesse d'un repas chaud, inondé de désespoir maternel et saupoudré d'une pointe de frustration paternelle.

Blaise avait dix-sept ans, une grande silhouette en italique et les cheveux mi-longs et gras qui venaient la plupart du temps cacher des yeux verts qui auraient autrement pu se révéler intéressants. Si on excluait la véranda, Blaise n'était pas sorti depuis sept mois. La psy avait dit *crainte pathologique du Surmoi*, les profs *phobie scolaire aiguë* et sa mère avait demandé à ce qu'on lui laisse un peu de temps pour se trouver, parce qu'il avait toujours été un garçon sensible. En attendant, n'allez pas croire que Blaise comptait les jours. Ça non, pas du tout. Chaque réveil était un pied monumental, libéré des *tu dois* et *il faudrait*. Dehors, les gens s'impliquaient, se foutaient dessus pour une énième cause à usage unique, des filles se statufiaient, pile à la croisée des perspectives, pour capturer un instant photogénique de leur vie insipide… Blaise, il allumait son PC quand il en avait envie. Sinon, il regardait longtemps par le velux, se masturbait ou matait un film. Il avait déjà terminé un jeu, rien qu'avec ses doigts de pieds. Ça l'avait bien fait marrer. Bien sûr, quelque part

* Tous les extraits d'interviews sont tirés du documentaire *Le Signal, et après ?* d'Anthony – *Aldébaran* – Riegert, élève en option cinéma, au lycée Jean Sturm, à Strasbourg.

dans sa poitrine venait parfois gratter l'absolue absurdité de l'existence et il sentait naître une terrible angoisse viscérale. Mais la plupart du temps, lancer un *anime* suffisait à la mettre en sourdine.

Ce jour-là, il avait eu directement envie de se connecter. C'est même ça qui l'avait réveillé. Dans la nuit, il avait remarqué une atmosphère un peu tendue sur *Reddit* et *4chan*. Sur ce genre de forums en ligne, les mecs racontaient toujours des cracks, c'est le principe. Mais cette fois il y en avait trop pour ne pas avoir un fond de sérieux. Tous les recoins du web parlaient du nouveau Signal et de l'étoile qui venait d'apparaître dans le ciel. Les Illuminatis se sentaient pousser des ailes et même le pastafarisme avait bonne mine. On s'amusait devant les montages foireux des journaleux engoncés sur leurs plateaux télés, mais en réalité personne ne savait ce qu'il se passait et tout le monde regardait. Les faits tenaient en un tweet : *nouvelle étoile sur orbite ultra lointaine émet signal indécryptable vers toutes les machines connectées de l'Hexagone*.

La première pensée de Blaise fut qu'il s'agissait probablement d'un exercice militaire qui avait mal tourné et que les médias s'emballaient inutilement, pour devoir dans quelques heures tout ravaler, la queue entre les jambes. Il suivit l'affaire de loin, insensible à l'excitation générale. Mais à 3 h 30, la nuit suivant l'apparition suspecte, une URL de téléchargement fut découverte par une fille de Toulouse. Elle n'avait pas travaillé seule, des centaines de geeks s'étaient ligués pour résoudre le casse-tête. L'apparition du Signal était de loin la chose la plus excitante qui soit arrivée depuis leur naissance. Et ce qui la rendait vraiment sublime, c'est qu'il n'y avait même pas besoin de bouger de son canapé. Expérience militaire ou pas, tout le monde jouait des coudes pour être aux premières loges lorsqu'on décrypterait le Signal. Armé de son fidèle combo corn-flakes et boisson énergisante, Blaise rejoignit les rangs.

Quarante-trois heures après l'apparition de l'étoile, il avait trouvé l'URL, mais déjà quelque chose clochait : ce n'était pas seulement un lien vers un message mais une sorte de programme spécial à utiliser pour lire du contenu en ligne. Face à cette *terra incognita*, l'adolescent s'était d'abord senti survolté. Chaque décision qu'il allait prendre, compte tenu de la course enclenchée entre tous les chercheurs d'or, allait être déterminante. Pour faire fonctionner le programme, il fallait trouver le bon logiciel. Pendant des heures, dans la troisième nuit d'existence de l'astre inconnu, Blaise avait parcouru les lignes de code à la recherche d'un indice. Il avait activé une vingtaine d'alertes pour être tenu au courant dès que quelque chose progresserait. Le silence total de sa chambre plongée dans la pénombre offrait un décalage effarant avec l'effervescence des réseaux. Tout le monde s'enflammait pour le Signal et ses hypothétiques créateurs. D'où venaient-ils ? Pourquoi communiquaient-ils de cette manière et qu'essayaient-ils de nous dire ? IRL, des soldats américains se la jouaient Seconde Guerre mondiale et avaient installé des postes pour seconder les observateurs français. Parce qu'au grand désarroi des magnats d'Hollywood, ce premier objet extra-planétaire était venu se positionner très exactement au dessus de Paris, son orbite, réglée comme du papier à musique, dessinait un langoureux tango avec la France.

— J'avais trouvé ça marrant que notre premier visiteur alien s'arrête au-dessus de la France. Je me suis dit que c'était sûrement à cause d'un de nos principaux points forts. Bastien, 15 ans, auteur de l'image virale *From outer space to baguette*

C'est à 4 h 48, le mercredi suivant l'apparition de la nouvelle étoile, que Blaise fit la découverte majeure qui devait changer sa vie. Épuisé par des jours et des nuits entiers de tâtonnements infructueux, il avait appliqué la fameuse méthode de l'absurde. Dans une frénésie de doubles clics et de mastication de chips, il avait essayé d'ouvrir le logiciel avec l'intégralité des programmes installés sur son ordinateur. À ce stade, c'était surtout pour reculer le moment de s'avouer vaincu. C'est quand Open Street Maps s'était mis à mouliner qu'il avait senti poindre les premières sueurs froides. Il s'était dit qu'il avait tout fait planter, à force de bêtise. Puis quelque chose s'était produit : une fenêtre, un fond noir, du code en cascades et des briques virtuelles qui s'emboîtaient dans le ronronnement studieux des processeurs. Il avait trouvé sa Pierre de Rosette et ce n'était rien d'autre qu'un logiciel de navigation virtuelle. Les premières images qui chargèrent s'imprimèrent dans le cerveau lessivé du garçon comme un accomplissement providentiel, une bénédiction pixellisée. Devant ses yeux cernés et sa bouche bêtement entr'ouverte s'afficha la première version décryptée du Signal.

— Pendant la première semaine, un mec est entré, je crois, dans le Nord ou ces coins-là. Après on est quelques-uns à avoir pigé le truc aussi. Enfin, on a pigé comment rentrer mais ce qu'on était censé faire, par contre, ça c'était une autre histoire. Lorelei, 22 ans, visiteuse du Signal pendant cinq jours.

Il serait peut-être exagéré de parler d'une explosion de couleurs, baveuses qui plus est, mais ce sont réellement les premiers mots qui sont venus à l'esprit de Blaise. Une ville impressionniste, aux perspectives hallucinées, tentait vaillamment de s'afficher sur son écran haute définition. Ça piquait les yeux, à la fois de beauté mais aussi de pixels en roue libre, clignotant dans toutes les couleurs d'un rêve sous LSD. *Forcément*, s'était dit le garçon une fois sorti de son hébétement, *ce n'est pas parce qu'il tourne qu'il ne reste pas quelques réglages à faire*. Il était maintenant passé au café, avec assez de sucre pour croquer sous la dent. Dehors, les états-majors avaient officiellement annoncé l'interdiction d'essayer de décoder le Signal.

En une heure, le plus gros des réglages était fait. Il restait pas mal de *glitches* mais le contenu était lisible. Le Signal était dompté. Pour se déplacer, Blaise devait utiliser les touches directionnelles de son clavier et la souris pour diriger le regard. Comme un bon vieux FPS. Sauf que dans ce cas-là il fallait simplement marcher. Marcher entre les maisons camouflées par des parois végétales luxuriantes, des immeubles aveugles recouverts de panneaux solaires et d'étranges sphères monumentales semi-transparentes, reliées au sol par des tubes à taille humaine.

Blaise s'arrêta un moment devant la sphère la plus impressionnante. De l'eau coulait le long de ses parois lisses, en une boucle apparemment infinie qui partait de son sommet pour disparaître dans des rainures qui encerclaient

sa base. C'était comme si elle s'hydratait en circuit fermé. En y regardant de plus près, les tubes qui rejoignaient le sol avaient un aspect presque arboricole, à mi-chemin entre le bois et le synthétique. Alors que l'ado avançait à petits coups de clavier timoré dans leur direction, il remarqua des silhouettes qui en émergeaient. Des centaines de silhouettes. Il n'arrivait à distinguer rien de précis, elles étaient complètement buggées et ne présentaient qu'un magma, apparemment bipède, de polygones scintillants. Le temps de paniquer et de réaliser qu'il n'y avait même pas une touche pour courir dans ce foutu programme et Blaise se retrouva encerclé. Ils étaient *dans* son ordinateur, certes, et il avait déjà poncé pas mal de jeux d'horreur, mais là c'était différent. Ceux-là sortaient tout droit d'un véritable programme alien. Il essuya convulsivement ses mains moites sur son jean et battit courageusement en retraite. Il s'arrêta au bout de quelques secondes. Il n'avait pas réussi à s'extraire du flot des silhouettes mais avait soudainement réalisé qu'elles n'avaient pas l'air de se soucier le moins du monde de lui. Il avait vraiment eu les jetons, mais ce qui domina cet instant, ce fut une profonde vexation. Les mecs croisaient le premier terrien de leur existence et ils traçaient leur route à côté de lui comme s'il essayait de les faire adhérer à une charité. Ou peut-être ne le voyaient-ils pas ? Il se dit que le message transmis par la nouvelle étoile était peut-être plus compliqué que ce qu'il avait imaginé. Était-ce une simulation destinée à leur présenter cette civilisation inconnue ? Blaise avait un doute. Sans être excessivement familier avec la notion d'anthropomorphisme, il comprenait instinctivement que la vie, à des années-lumière de notre planète, ne serait probablement pas semblable à une vue d'architecte d'un quartier des affaires. Les bâtiments aux formes improbables, l'omniprésence d'un végétal imbriqué dans le mobilier urbain et des dizaines d'autres détails ne collaient pas avec la réalité. Mais Blaise décida tout de même à cet instant que le Signal ne pouvait pas être la projection d'une autre planète. Bientôt, il le savait, d'autres plus malins que lui entreraient dans la ville virtuelle à leur tour. Et il tenait absolument à garder sa longueur d'avance. *Comme dans tout bon film d'aliens*, se dit-il, *à un moment pour comprendre pourquoi ils sont là, le mieux c'est encore de demander*. Il fallait donc prendre son courage à deux mains. Il fallait aborder un bipède clignotant.

Il choisit une silhouette relativement isolée et dirigea son regard vers ses contours oscillants. Arrivé à quelques mètres il se demanda soudain comment il allait s'y prendre. Ce n'était pas comme si on l'avait doté de bras à agiter. Fidèle à ses principes, il opta encore une fois pour la solution du moindre effort et s'exprima à travers son casque, articulant comme pour parler à son arrière-grand-mère.

« Bon-jour. Je. Suis. Humain. Qui êtes-vous ? »

La forme scintillante, dont il était maintenant possible de distinguer les contours féminins, marqua une pause. Blaise eu l'impression qu'elle réfléchissait et espéra ne pas avoir transgressé de règles majeures dans l'étiquette extra-terrestre. Dans le brouillon dansant que constituait le visage de l'inconnue, il crut même voir une bouche s'ouvrir. Une voix métallique déformée au-delà de l'intelligible lui vrilla les tympans. Puis l'écran se constella de pixels défectueux, comme si la créature postillonnait de petits confettis noirs. Un

LÉA FIZZALA – TERRE À TERRE

CAPITAINE MORS
PIRATE DES CIEUX
Épisode 1 : Le Maître des Airs

Traduit de l'allemand par Erwann Perchoc

Sans plus attendre, voici donc la première traduction française du premier épisode des aventures du capitaine Mors, probablement le tout premier roman-feuilleton allemand de science-fiction, que portèrent à bout de bras durant cent-soixante-cinq fascicules une équipe d'auteurs et d'illustrateurs anonymes et qui sans doute le resteront. Un parfum d'Odessa et de révolution, sociale et technologique, baigne cette aventure. Pour l'illustrer (de même que l'article introductif) nous avons choisi de reproduire en vignettes l'intégralité des couvertures.

CHAPITRE PREMIER : UN ENGIN MYSTÉRIEUX

Haut dans les airs, au-dessus des paysages fertiles du sud de la France, planait une immense sphère sombre. Il s'agissait d'une montgolfière qui, partie durant la nuit, s'élançait pour un long trajet.

De grande taille, le ballon transportait une nacelle, vaste et conçue pour un long voyage. Les deux hommes à son bord avaient tout l'air d'aéronautes expérimentés, à en juger par le calme avec lequel ils respiraient l'air des hauteurs.

Tout à côté d'eux se trouvaient des capsules de forme étrange, équipées de tuyaux : les réservoirs d'oxygène, pour les aider à respirer si jamais l'air se raréfiait trop.

À cette sphère de soie gigantesque soutenant la nacelle était accroché un dispositif singulier, une sorte de voile que l'on pouvait manœuvrer au moyen de tiges de bambou. En cas de vents contraires, cette voile permettait de garder le cap souhaité.

L'un des deux occupants de l'aérostat accusait un certain âge, l'autre était significativement plus jeune et son attitude militaire laissait deviner qu'il appartenait à la soldatesque. Son regard perçant se posa sur les instruments.

« Nous volons à grande vitesse, dit-il à son compagnon. Si cela continue ainsi et si le vent ne tourne pas, nous battrons nos concurrents sans tarder. Je parie que nous avons laissé loin derrière nous les douze autres ballons au départ de Paris cette nuit. Il faut surtout noter que nous avons atteint des hauteurs incroyables : ici, le vent souffle avec constance et nous ne sommes plus à la merci des courants aériens que nos amis rencontrent plus bas. »

C'était tôt le matin, et même à cette altitude insensée, le soleil restait au niveau de l'horizon ; au sol, l'aube régnait encore.

Soudain, il y eut un changement de décor. L'atmosphère, jusque-là transparente, sembla se charger d'une légère brume – des nuages blancs vaporeux, qui se formèrent brusquement à ces hauteurs, comme par magie.

Suite des visuels page 181

La direction du vent demeura identique ; seule la visibilité se réduisit. Le puissant ballon avança avec une vitesse accrue, même s'il semblait faire du sur-place. Un coup d'œil aux instruments suffisait cependant pour constater que cette impression était trompeuse.

« Ce vol devient splendide, s'enthousiasma le plus jeune des deux hommes. Si cela continue, nous allons franchir la frontière allemande en un temps record et nous atterrirons au cœur de la Russie ; nous entreprenons cette fois un voyage sans pareil, un voyage qui nous assurera le record mondial. »

Le ballon continuait de voguer ; parfois les nuages offraient une meilleure visibilité avant de se refermer. Les aéronautes avaient l'impression de traverser une mer d'un blanc laiteux.

Brusquement, le plus âgé des deux individus, qui observait jusque-là le baromètre, se retourna d'un bloc et plongea son regard dans les masses nuageuses opalines, épaisses et semblables à un mur.

« Regardez, là, là ! s'écria-t-il. Elle vient de disparaître encore… mais elle revient ! Là, entre les nuages, vous voyez cette forme sombre ?

— C'est un des autres ballons concurrents, répondit le jeune soldat. Sincèrement, je n'aurais pas cru que l'on puisse nous rattraper à la vitesse prodigieuse à laquelle nous allons.

— Regardez bien, reprit son compagnon plus âgé. Ce n'est pas un ballon mais autre chose. Les nuages le masquent en partie, mais je vous fiche mon billet que ce n'est pas un aéronef comme les autres… Le voilà qui s'approche, regardez ! »

Il se tut brusquement. Le militaire fit un bond. L'un et l'autre scrutèrent les masses brumeuses que forment les nuages à cette altitude.

Oui, cette chose étrange qu'ils avaient aperçue, de forme apparemment oblongue, revenait vers eux. Impossible de l'identifier précisément, mais il ne faisait aucun doute qu'elle se dirigeait vers le ballon des deux hommes.

« Ils avancent contre le vent, s'écria le jeune aéronaute. C'est impossible ! Jamais vu quelque chose d'aussi étrange…

— Un ballon dirigeable, répondit son interlocuteur, je le distingue nettement. Le voilà qui s'avance entre les nuages, toujours droit sur nous. Vraiment, c'est à tout le moins curieux. »

Les deux aéronautes poursuivirent leur observation attentive avant de consulter les altimètres.

« Cinq mille mètres, dit le plus âgé. Un ballon dirigeable à cette hauteur, cela ne se peut pas. Les deux aéronefs de ce genre que nous avons vus à Paris ne pouvaient atteindre cette altitude, et ça n'aurait aucun sens. Ce n'est pas non plus le dirigeable de Santos-Dumont, ni l'autre que cet inventeur brillant a mis au point : je les connais très bien et ils sont significativement plus petits.

— Il doit pourtant s'agir de l'un d'eux, assura le militaire d'une voix saccadée. Il semble d'une taille démesurée à cause des brumes et des nuages. »

Le vieil homme secoua la tête, son visage grave marqué par l'étonnement. À l'évidence, il ne se laissait pas facilement impressionner.

« Cet appareil est bien plus grand, lieutenant, dit-il après une courte pause. Croyez-moi. Ce n'est pas non plus l'un de ceux que nous avons vus à Paris : il aurait fallu améliorer leurs performances pour qu'ils grimpent à cette altitude.

— Il s'agit peut-être d'un dirigeable allemand ? demanda l'officier français, dont les yeux se mirent à briller de colère et d'inimitié. Les Allemands possèdent ce genre d'aéronefs, et il n'est pas à exclure qu'ils aient entrepris un voyage en France.

— Non, non, ce n'est pas le cas ! s'écria l'autre. Le seul dirigeable qui pourrait entrer en ligne de compte, de taille comparable à celui qui vogue vers nous, n'a pas quitté le sol allemand, je le sais. Les autres dirigeables sont bien plus petits. Non, lieutenant, nous avons sous les yeux un aéronef étranger qui, il me faut avouer, m'est totalement inconnu. Vraiment, si vous n'étiez pas là, à discuter avec moi, j'en viendrais à croire que je rêve ou que je souffre d'une fièvre. Là, là, le voilà ! On le voit entre les nuages. Regardez donc, c'est inquiétant. »

Une forme imposante jaillit entre les parois des masses nuageuses, filant droit contre le vent et émettant une pétarade singulière – le son inimitable des machines en action.

Les deux passagers de la nacelle avaient déjà effectué plusieurs ascensions. Ils s'étaient souvent trouvés dans des tempêtes, ils avaient franchi des nuages noirs traversés d'éclairs, où le tonnerre grondait avec férocité, mais jamais ils n'avaient éprouvé une épouvante telle que celle provoquée par l'approche de ce dirigeable étrange, qui fonçait avec une assurance incroyable. Cet appareil, voguant sur les océans aériens, devait être exceptionnel. Les deux individus le contemplaient, n'en croyant pas leurs yeux.

« Non, ce n'est pas un appareil connu, bafouilla soudain le plus âgé des deux. Observez-le bien, lieutenant, ce dirigeable est fait de métal, sans le moindre doute. C'est un métal particulier, qui doit être rempli d'un gaz étonnamment léger. Et avez-vous vu cette pointe monstrueuse à l'avant ?

— Comme l'éperon d'un navire de guerre », dit l'officier en se prenant la tête puis en se frottant les yeux. Il espérait peut-être faire ainsi disparaître cette étrange vision.

Mais il ne s'agissait pas d'une hallucination : ce dirigeable aussi énigmatique que titanesque avançait, on entendait bel et bien le vacarme de ses machines et le travail des turbines. Néanmoins, curieusement, on ne distinguait aucun homme à son bord.

Le dirigeable avait pris la direction du ballon, de sorte qu'on ne le voyait désormais que de face. En dessous, accrochés à la paroi de métal, se trouvaient des habitacles de formes diverses : ce n'étaient pas des nacelles ni des paniers mais des cabines closes, à même d'accueillir un grand nombre d'hommes d'équipage.

D'un seul coup, l'aéronef réduisit sa vitesse, qui demeurait tout de même élevée. À mesure qu'il s'approchait, on distinguait l'énorme pointe, de toute évidence en métal.

« Il fonce sur nous, s'exclama l'officier. Il veut nous éperonner ! »

L'aîné ne répondit rien mais serra la mâchoire et fixa des yeux l'appareil droit devant. On discernait distinctement sous sa coque un habitacle – plus exactement une cabine – équipé de fenêtres. Celles-ci semblaient protégées par du plomb et verrouillées.

Le vaisseau énigmatique n'était plus qu'à cinq cents mètres. Il effectua soudain un changement de direction et, à la grande surprise des deux aéronautes, commença à décrire de larges cercles autour d'eux.